



artisans.

# LES CHEVALIERS DES SAVOIR- FAIRE

Ils restaurent nos églises, nos fermes, nos châteaux...

Sous les feux des projecteurs depuis l'incendie de Notre-Dame de Paris, les artisans du patrimoine perpétuent discrètement de précieux savoir-faire et participent au rayonnement international de la France.

Ces métiers, parfois oubliés, peinent pourtant à recruter une main-d'œuvre qualifiée et à se faire reconnaître à leur juste valeur.

Par Marie Harmel

Photos : Hélène Bamberger

« **L**es monuments ne défilent pas. Les monuments ne pleurent pas, les monuments ne se mettent pas en grève », relève Marc-Henry Ménard. Mais les monuments brûlent, pourrait ajouter le trésorier du Groupement des entreprises de restauration des monuments historiques (GMH). Et dans le brasier de Notre-Dame, chacun s'est soudainement rappelé que derrière le patrimoine, il y avait des hommes et des femmes. Ceux d'hier, dont les noms se sont effacés au profit de l'œuvre absolue, et ceux d'aujourd'hui qui, dès le lendemain de l'incendie, regardaient l'avenir alors que nous pleurions encore le passé disparu. Car chacun s'accorde à dire que la France détient toutes les compétences pour reconstruire la cathédrale. « Nous sommes le seul pays qui regroupe autant de savoir-faire ancestraux », s'enorgueillit Nicolas Rizzo, directeur adjoint de l'Institut national des métiers d'art (INMA). Du fontainier au brodeur, un arrêté interministériel répertorie 281 activités. Soit

60 000 entreprises pour 120 000 emplois. Le GMH se concentre sur les professions du patrimoine et en retient douze parmi lesquelles les tailleurs de pierre, les menuisiers et les maîtres verriers. Certaines ont traversé les millénaires. En France peut-être plus qu'ailleurs grâce à une tradition de transmission – via l'apprentissage – très forte et à l'État, qui sait jouer les mécènes. Preuve de cette excellence nationale : l'art du tracé dans la charpente française et le compagnonnage ont été inscrits sur la liste du patrimoine culturel immatériel de l'humanité ; l'activité de couvreur zingueur parisien pourrait la rejoindre cette année. « Nous avons des techniques que nous ne trouvons pas ailleurs », observe Jean-Claude Bellanger, secrétaire général des Compagnons du devoir. Ainsi la France s'exporte. « En Australie et en Nouvelle-Zélande, nous envoyons des tailleurs de pierre », détaille-t-il. « Un atelier de ferromerie fait plus de 50 % de son activité aux États-Unis », complète Marc-Henry Ménard.

Pourtant, le secteur connaît, en partie, des difficultés. Les monuments historiques ne manquent pas – plus de 44 000 dans l'Hexagone – mais les travaux n'augmentent pas. « Il y a eu un âge d'or de la restauration et maintenant, il y a un peu moins d'argent partout », déplore Marc-Henry Ménard.





À la Bibliothèque nationale de France, Alix Laveau, restauratrice avertie, redonne toute leur beauté aux fresques de Romanelli.

en évoquant les 326 millions d'euros annuels alloués par l'État pour l'entretien et la restauration du patrimoine. Le trésorier du GMH félicite cependant les Chantiers de France lancés après Notre-Dame. « *On n'aura pas de soucis pour rassembler des gens pour la cathédrale. Mais des entreprises se retrouveront fragilisées pour d'autres édifices* », rebondit Jean-Claude Bellanger pour qui il manque 200 couvreurs, 150 charpentiers, 100 tailleurs de pierre et tout autant de maçons pour répondre à la demande. Les départs à la retraite ne sont plus remplacés car les jeunes boudent ces professions, jugées trop physiques et peu gratifiantes. Méfiance des parents également. « *Avec le chantier de Notre-Dame, nous sommes sensibilisés à ces métiers*, admet-il. *Mais ce n'est pas pour autant que vous accompagnerez votre enfant pour devenir charpentier.* » Et de regretter que dans les sections professionnelles soient envoyés les bonnets d'âne. Les élèves s'engagent par défaut et non par vocation.

Ces formations offrent pourtant de réels débouchés. « *À la fin de leur parcours, certains se vendent de 30 000 à 35 000 euros annuels* », assure le secrétaire général des Compagnons du devoir. Marc-Henry Ménard insiste sur les possibilités d'ascen-

sion rapide offertes par ces métiers et l'accès à des postes d'encadrement. Parfois même à des titres prestigieux : meilleur apprenti de France, meilleur ouvrier de France ou encore maître d'art. Mais les professionnels trouvent d'abord leur satisfaction dans l'embellissement du patrimoine, l'amour du travail bien fait, la transmission du geste. « *De plus en plus de gens se reconvertissent. Ces métiers de passion qui sont dans la matière, le faire et l'humain correspondent aux aspirations de la société* », analyse Nicolas Rizzo. À l'heure de l'intelligence artificielle, ce secteur séduit aussi de nouveaux profils. « *Beaucoup de jeunes sont attirés par tout ce qui est robot et BIM (maquette numérique 3D, NDLR)* », soutient François Jourdan, directeur de la Fondation de Coubertin. Ces outils ne remplacent pas l'homme mais perfectionnent les techniques traditionnelles et rendent moins pénibles certaines tâches, ouvrant ces milieux aux femmes. Le responsable de l'INMA croit à l'innovation. « *Nous sommes un pays d'ingénieurs, nous sommes bons en design, en architecture et en numérique. Si on fait l'alliance de tout cela, on sera dans la création 4.0. Si on ne s'adapte pas, on dépérira.* » En attendant, tous espèrent que Notre-Dame devienne une vitrine pour revaloriser ces métiers. ■



**ANGELO BAPE, SCULPTEUR SUR PIERRE**

## AU CHEVET DES STATUES

**L**orsqu'il ne regonfle pas les muscles de l'un, il greffe un doigt à l'autre ou rabiboche le nez de sa voisine. Un vrai travail de chirurgien. Sauf que dans les mains d'Angelo Bape ne passent pas de la chair meurtrie mais des prophètes, saints, anges, gargouilles et mascarons. Un monde de pierre que le sculpteur de 35 ans fréquente depuis quasiment vingt ans.

« Vers 10 ans, j'ai demandé à mon père de me donner du bois et je l'ai sculpté. Puis un jour, il m'a donné une pierre et je l'ai sculptée. » Et c'est ainsi que l'adolescent s'oriente vers le CAP tailleur de pierre avant de décrocher son premier poste. La profession lui plaît mais il lui manque quelque chose. « Mes parents m'avaient poussé là-dedans car ils pensaient que je ferais des gargouilles. Mais les

tailleurs de pierre taillent des blocs tels qu'ils vont être géométriquement. » Or, lui voulait sculpter. Une rencontre lui permet de s'essayer à ce métier en intérim avant d'être embauché chez Tollis. C'était il y a neuf ans. Depuis, le Normand a travaillé sur les plus beaux monuments, du Val-de-Grâce au château de Versailles. « Les pierres s'érodent à cause de l'eau qui pénètre dans des microfissures et les écarte. Certaines sont plus résistantes, comme celle de Normandie. Celle de Paris est plus tendre. Mais dans une même carrière, il y a différentes couches, spécifie-t-il. Et pour une corniche qui réceptionne l'eau, on prendra la partie la plus dure. » Angelo Bape remplace ainsi les éléments trop usés. « Sur un groupe sculpté du Louvre, le bras était si abîmé qu'on a coupé l'ancien et remis à la place un neuf », se souvient-il. Certains architectes préfèrent parfois retirer

les statues originales pour les mettre à l'abri dans des dépôts. Des moules ou des copies, réalisées par les sculpteurs, prennent alors leur place. Plus rarement, Angelo Bape crée aussi des éléments. Comme à l'église de Villequier en Normandie où il a refait trois pinacles qui avaient disparu. Sur chaque chantier, il ne se contente pas de débarquer avec sa massette et son compas. « Il faut se documenter. Car on change tout le temps d'époque et de style. » Un travail encyclopédique qui exige aussi une vraie sensibilité. « On doit s'intéresser à ce que les artisans d'origine ont voulu nous raconter. »

Formations : Le CAP et le bac pro sculpteur sur pierre n'existent pas. La plupart passent par un CAP ou bac pro tailleur de pierre en se spécialisant ensuite dans la sculpture sur pierre. Pour devenir restaurateur de sculptures, des diplômes sont proposés à l'Institut national du patrimoine à Paris, à la Sorbonne ou à l'École supérieure des Beaux-Arts de Tours.



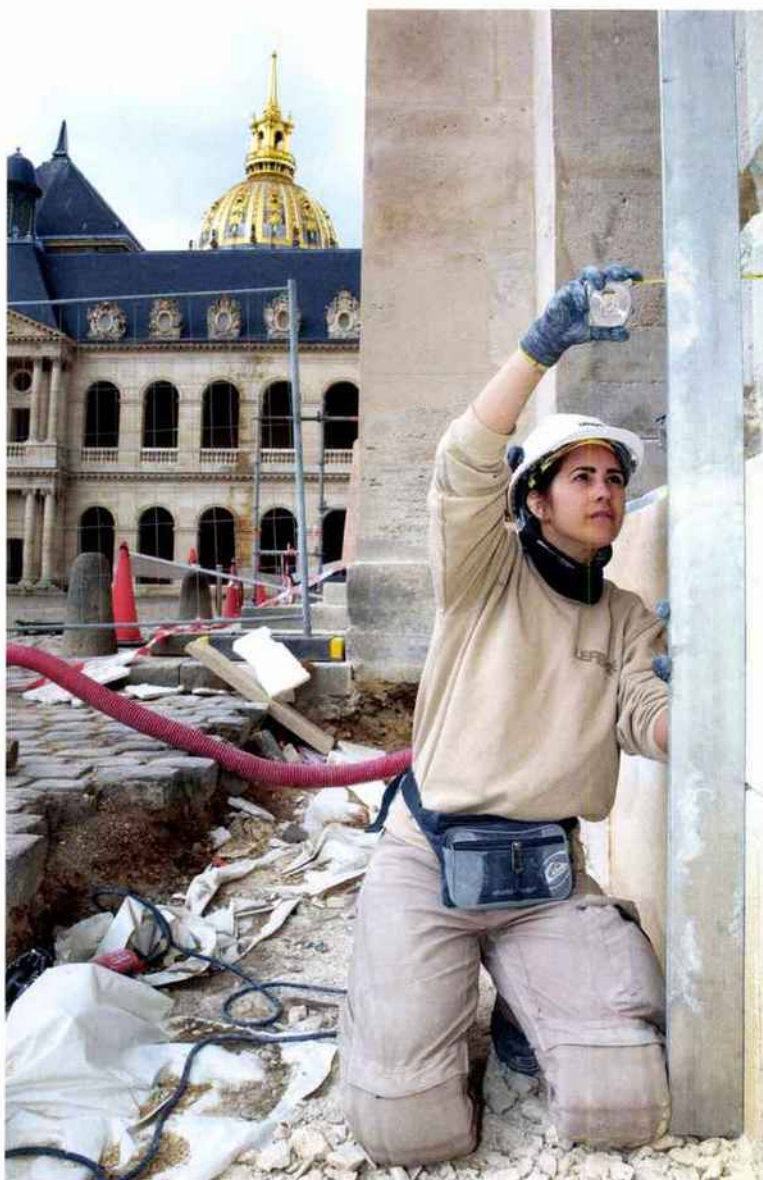


**PAULINE GENTY, TAILLEUSE DE PIERRE**

# LA BONNE FÉE DES INVALIDES

**L**es mains blanchies par la pierre, le casque sur la tête laissant apercevoir un joli visage, derrière les grilles, Pauline Genty mène ses hommes. Quelques mètres plus haut, la tête baissée sous son bicorne, Napoléon veille sur l'avancée du chantier en maître absolu. La tailleuse de pierre de 29 ans, promue cette année chef d'équipe, termine pour Lefèvre la dernière tranche des travaux de la cour d'honneur des Invalides. « *La première fois que je suis venue ici, je me suis dit : "Oh ! mon Dieu, c'est un monument historique". J'avais peur d'ébrécher la moindre pierre* », se remémore-t-elle. À l'époque, elle venait tout juste de se reconverter.

Plutôt manuelle à l'école, Pauline Genty quitte la seconde pour un CAP staffeur ornemaniste, son premier amour. Après avoir été nommée meilleure apprentie de France, elle est prise dans une entreprise familiale avant d'en rejoindre une autre. Mais une allergie à la résine l'oblige à revoir ses plans. Elle découvre alors la taille de pierre et se lance dans un nouveau CAP, puis dans le brevet professionnel monuments historiques tout en commençant une alternance chez Lefèvre. « *Un tailleur de pierre suit scrupuleusement des plans et respecte des calibrages. On peut réaliser des moulures, mais on ne travaille pas l'ornement* », fait-elle remarquer pour balayer toute confusion avec la sculpture. Si elle a participé à d'autres chantiers, les Invalides restent son principal terrain de jeu. Pour sa troisième intervention, elle est en charge du remplacement du seuil des marches, du dallage du rez-de-chaussée et des soubassements, par de la pierre issue de la carrière de Saint-Maximin (Oise). Fière d'entretenir le patrimoine, Pauline Genty est surtout animée par le matériau. « *Ici, une pierre s'est affaissée alors que celle d'à*



*côté n'a pas bougé, pointe-t-elle du doigt sous les arcades. Pourquoi ? Chacune a sa vie.* » Toutes sont posées manuellement. Sauf poids exceptionnel. Un métier physique où les femmes restent rares. « *Chez Lefèvre, sur 400 personnes, il y en a une dizaine. Il y a dix ans, il n'y en avait aucune.* » Comme dans n'importe quel sport, « *le corps s'adapte* », témoigne-t-elle. Chaque matin, une

fois sur site, la jeune femme participe à un étirement instauré par Lefèvre pour prévenir les douleurs musculaires.

Formations : Bac pro sur trois ans ou CAP tailleur de pierre sur deux ans en lycée professionnel ou en centre de formation d'apprentis. Le tailleur de pierre peut continuer deux ans avec un brevet professionnel, puis avec un brevet technique des métiers supérieur (BTMS) sur deux ans et une licence professionnelle sur trois ans.